

Freud et ses transferts

Freud se disait insensible à la musique. Pourtant, c'est la polyphonie subtile des contributions composant les trois mouvements de cette exploration de l'héritage freudien qui d'emblée saisit le lecteur de *Freud et ses transferts*, dirigé par Florian Houssier.

Le rapport intime et tumultueux de Freud à ceux qui l'ont inspiré, les aléas de son transfert à l'expérience même du contre-transfert, enfin les contours en extension de la notion nodale de sublimation, en sont les harmoniques. Ces dernières mettent en valeur la partition des auteurs répondant au projet exigeant de Florian Houssier, celui d'une désidéalisée critique dans la transmission de l'œuvre freudienne afin d'en soutenir la fécondité. De fait, l'approche historique – base méthodologique de cette entreprise – nous plonge au cœur de la question de l'héritage freudien, héritage de la pensée d'un homme « faillible et remarquable, violent et sensible, génial et parfois peu inspiré ». Cette humanité non éludée du père de la psychanalyse ouvre des perspectives sur les innovations innombrables et les limites immanquables de ses élaborations. Mais elle fait surtout jouer les ressorts d'un travail de l'héritage ne se contentant pas de ressasser un dogme figé par le temps. Le fil rouge de l'humanité traverse les différentes contributions de l'ouvrage. Toutes témoignent de la manière dont les auteurs, analystes, se sont engagés dans ce travail de l'héritage forgé au fil de la clinique et de la recherche, soucieux de mettre à jour les multiples zones d'ombre comme l'inventivité déjà présente aux premiers temps de la psychanalyse et qui a ensuite guidé à bas bruit les explorations post-freudiennes.

Cela ne va pas sans l'impression d'être confrontés à nos propres rengaines lorsque Florian Houssier et Béatrice Dulck exhument de leur lecture approfondie des correspondances de Freud certains de ses propos devenus parfois des poncifs transmis sans y penser... Nous n'en entrons que mieux dans la rencontre qu'ils nous proposent avec un Freud adolescent. Le fil suivi ressemble à une enquête biographique presque guillerette, comme on farfouille dans le grenier des ancêtres à la recherche de traces de leur jeunesse et des compromis intimes qu'ils ont évité d'exposer à défaut de les avoir parfaitement enfouis. L'épilogue devient plus grave en abordant les impasses du lien entre Freud et Ferenczi. Impasses dont la douleur résonne comme une invitation à être conscients de la violence qui sourd quand un in-analysé se perpétue ou quand c'est jusqu'à l'espoir d'un analysable qui se perd.

La foi dans l'analysable et dans la valeur de l'activité de recherche est aussi au cœur du texte de Sophie de Mijolla-Mellor. Elle y éclaire la démarche de Freud à la lumière des besoins impérieux de tout chercheur et des écueils qui le guettent. Entre la nécessité d'être cru par au moins un interlocuteur (successivement Fliess, Jung, Ferenczi, Tausk...) et l'angoisse de voir développées par d'autres les intuitions naissantes, le terrain devient fertile pour les procès en hérésie empêchant que les théoriciens « se co-reconnaissent œuvrer dans un même champ ». Or, la censure, dont fait parfois actuellement l'objet la psychanalyse, ne peut se combattre sans analyser combien déjà en son sein certains courants de pensée se sont vus portés en disgrâce.

C'est la réflexion à laquelle nous invite Sylvain Missonnier en soulignant la manière dont l'étude du préœdipien s'est trouvée, dès l'origine, prise dans la tourmente de la relation entre Freud et Rank ; piégée dans la nécessité défensive, chez le premier, de délimiter les contours d'une orthodoxie face à l'appétit de conquête du second. Préœdipien et œdipien ne pouvaient-ils donc être envisagés de concert ? Les travaux notamment d'un Winnicott ont démontré l'inverse... ce qui n'a pas empêché la transmission de lignes de fractures théoriques qui continuent d'entamer la créativité des élaborations si leur origine demeure un point aveugle.

La nomination des points aveugles dans l'histoire transmise est étoffée et, là encore, humanisée par l'occasion que nous offrent Catherine Matha et Vladimir Marinov de penser Freud au travail. Un Freud moins sachant que tâtonnant dans ses découvertes cliniques et pris, comme tout un chacun peut l'être, dans l'épaisseur opaque du contre-transfert. Sous la plume de Catherine Matha, la cure de Dora semble quitter son habit de cas clinique exemplaire pour apparaître comme le récit d'une rencontre complexe, probablement douloureuse. Une attention particulière est prêtée à restituer le besoin de la jeune adolescente d'être entendue, les empêchements contre-transférentiels de celui qui l'écoute mais aussi le destin après-coup des erreurs commises : « terreau pour une théorisation possible du transfert et du contre-transfert ».

Vladimir Marinov aussi pointe lapsus, confusions, erreurs dans quelques-uns des textes freudiens les plus connus. Par delà la révélation du trouble de Freud dans sa rencontre avec *l'Homme aux rats*, l'œuvre de Léonard de Vinci ou *L'homme aux loups*, c'est son transfert à l'animalité et ce qu'elle lui permet de poser comme jalons – peut-être trop souvent inaperçus – dans l'analyse du prégénital, qui apparaît. Il est bien question d'héritage mais attrapé sous l'angle de ce qui était virtuellement en puissance chez Freud : la plasticité de sa pensée, source d'une grammaire de base pour aborder les rives de l'informe auquel se sont attelés les post-freudiens. Mais comment cette plasticité de la pensée freudienne s'accommode-t-elle d'un dénigrement assumé de l'art moderne ? C'est un point que soulève Carine Khouri Naja en se penchant sur le rapport houleux de Freud à cet art régi par les excès pulsionnels et les processus primaires débordant le travail du préconscient. L'auteur nous convie à mettre en parallèle ce dénigrement et la mise à distance de la psychose dans l'œuvre freudienne. La créativité de Freud, les voies de son expression mais aussi ses limitations sont interrogées en regard de ce qu'elles doivent aux transferts homosexuels, plus ou moins analysés, dans le lien à Fliess, Jung, Ferenczi...

L'archaïque et sa fertilité sont-ils totalement étrangers à l'œuvre freudienne ? Tout dépend peut-être de la manière de la lire. L'hermétisme avoué de Freud à la musique ne défait pas la musicalité de son écoute ni celle de sa pensée, souligne Edith Lecourt. Peut-être est-il important de ne pas se cantonner au manifeste des énoncés freudiens... Les détours par l'histoire et la biographie nous y invitent, comme ils redonnent une place légitime aux autres créateurs de la pensée analytique. L'édifice théorique originel en ressort-il diminué ou égratigné ? C'est loin d'être certain. Une œuvre plus humaine n'est-elle pas davantage propice à l'introjection, pour reprendre un terme de Ferenczi ?

Freud et ses transferts n'invite pas seulement à transformer ces vestiges d'adolescence que l'on rencontre dans certains mouvements d'idéalisation. C'est aussi un rappel salvateur qu'il serait bien trop simple de croire la rencontre avec l'inconscient parfaitement balisée par les pères fondateurs.